Corinne Saminadayar-Perrin, www.csaminadavar.fr
Professeur à l'université Paul-Valéry, Montpellier / RJRRA 21
Conférence présentée à l'université Lomonosov, Moscou, 29 octobre 2018.

Anatomie de la Terreur.

Anatole France, *Les Dieux ont soif* [1912]

« Quod contra saepius ilia
Religio peperit scelera atque impia facta [...]
Tantum religio potuit suadere malorum. »
Lucrèce, *De natura rerum*, I.

Eléments de contextualisation.

1. Quelques fictions centrées sur la période de la Terreur.
   - Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*, 1874.
   - Elémir Bourges, *Sous la hache*, 1885.
   - Victorien Sardou, *Thermidor*; 1891 (pièce interdite par la censure après la première représentation / discours célèbre de Georges Clemenceau : « La Révolution française est un bloc »)

2. Anatole France. *Les Dieux ont soif* [1912]. Le roman est centré sur la trajectoire du jeune Evariste Gamelin, peintre, admirateur de Rousseau et ardent révolotionnare Evariste a toutes les vertus du cœur : fils attentionné, amant respectueux, ami fidèle, il s'engage en toute sincérité au service de la République ; nommé juré au Tribunal révolutionnaire, il succombe progressivement à une forme aiguë de vertige fanatique, jusqu'à ce qu'il soit exécuté avec les derniers défenseurs de Robespierre.

Plan de l'intervention.

I. Transferts de sacralité.
   a. La religion révolutionnaire
   b. La contagion du sacré
   c. L'Inquisition jacobine

II. Rhétorique et poétique du fanatisme
   a. Amplifications et réductions
   b. Une thérapie rhétorique anti-classique
   c. Les Guignols de l'histoire

Textes d'appui.

1. « Que, sur leurs maximes de liberté universelle et parfaite, ils aient installé un despotisme digne du Dahomey, un tribunal pareil à celui de l'inquisition, des hécatombes humaines semblables à celles de l'ancien Mexique ; qu'au milieu de leurs prisons et de leurs échafauds, ils n'aient jamais cessé de croire à leur bon droit, à leur humanité, à leur vertu, et que, dans leur chute, ils se soient considérés comme des martyrs ; cela, certes, est étrange. »

Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine. La Révolution* [1877], « La Conquête jacobine. Les Jacobins », Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2011, p. 571.

2. « L'autre jour, au Palais-Bourbon, je ne sais quel député radical écoutait impademment notre confrère, M. Henry Fouquier, qui, trop subtil pour lui, distinguait entre 89 et 93. Bientôt notre radical n'y put tenir et s'écria : "La Révolution est un bloc, qu'il faut prendre tout entier." Parole simple et profondément religieuse ! Celui qui la prononça aurait été de tout temps un terrible homme de foi. »

Anatole France, article publié dans *Le Temps*, 1er février 1891, cité par Pierre Citti dans « Un "intellectuel" contre le fanatisme : *Les Dieux ont soif* », *La Mésintelligence. Essai d'histoire de l'intelligence française du symbolisme à 1914*, Saint-Etienne, Les Cahiers intempestifs, 2000, p. 243.

3. « Dans la France catholique éveillée sans préparation à la liberté, vous voyez la Révolution conserver d'abord, en partie, le tempérament exclusif de l'Eglise qu'elle remplace [...] Il n'est pas dans le catholicisme une seule grande qualité qui ne passe pas toute vivante dans l'âme de la Révolution [...] Les habitants des îles Sandwich croient que la force d'un ennemi passe dans celui qui la reverse [...] Peu à peu, l'Eglise politique devient aussi soupçonneuse que l'a été autrefois l'Eglise religieuse. Où est le pape plus intolérant que Saint-Just ? Ces censeurs, qui, partout présents, doivent lire dans le fond des âmes, ne ressemblent-ils pas beaucoup à une ombre de l'inquisition ? »

Edgar Quinet, *Le christianisme et la Révolution française* [1845], Paris, Fayard, 1984, p. 239.

4. « Enfin la vérité s'est manifestée et pour la première fois, on va voir son règne sur la terre. Son droit est suprême, puisqu'elle est la vérité. Elle doit commander à tous, car, par nature, elle est universelle. Par ces deux croyances, la philosophie du dix-huitième siècle ressemble à une religion, au puritanisme du dix-septième, au mahométisme du septième. Même élan de foi, d'espérance, d'enthousiasme, même esprit de propagande et de domination, même raideur et même intolérance, même ambition de refondre l'homme et de modeler toute la vie humaine d'après un type préconçu. La doctrine nouvelle aura aussi ses docteurs, ses dogmes, son catéchisme populaire, ses fanatiques, ses inquisiteurs et ses martyrs. »

H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien régime*, « L'Esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 153-154.

5. « Et vous, Montagne à jamais célèbre dans les pages de l'histoire, soyez le Sinaï des Français ! lancez au milieu des foudres les décrets éternels de la justice et de la volonté du peuple ! Inébranlable au milieu des orages amoncelés de l'aristocratie, agitez-vous et tressaillez à la voix du peuple. Assez longtemps le feu concentré de l'amour du bien public a bouillonné dans vos flancs, qu'il fasse une irruption violente ! Montagne sainte ! devenez un volcan dont les laves brûlantes détruisent à jamais l'espoir du méchant, et calcinent les cœurs où se trouve encore l'idée de royauté. »

Pierre-Gaspard Chaumette, discours à la Convention du 5 septembre 1793, passage cité par Olivier Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Garnier, 2016, p. 63.

6. Lors de la Fête de l'Etre suprême, ce sont les proses de l'Eglise qui s'imposent à Gamelin pour exprimer son enthousiasme : « O pureté ! ô douceur ! ô foi ! ô simplicité antique ! ô larmes de pitié ! ô rosée féconde ! ô clémence ! ô fraternité humaine ! » (p. 249). Cette invocation à Robespierre, grand-prêtre du Dieu de Jean-Jacques, emprunte à la fois au *Salve regina* (« *O Clemens ! O Pia ! O Du/as* !») et à l'hymne de l'Avent *Rorate caeli desuper* (« Cieux, répandez d'en haut votre rosée [et que les nuées fassent descendre le Juste]

»). Ce Juste, c'est bien entendu Robespierre, nouveau Christ promis au martyre : « Evariste, pendant que se préparait la mort du Juste, dormit du sommeil des disciples au jardin des Oliviers » (p. 277).

Les rapprochements sont dus à Pierre Citti, dans une note aux *Dieux ont soif* , Paris, Le Livre de poche, 1989, p. 249 (les références au roman renvoient également à cette édition).

7. « En vain l'athéisme dresse encore sa face hideuse ; Maximilien saisit une torche ; les flammes dévorent le monstre et la Sagesse apparaît, d'une main montrant le ciel, de l'autre tenant une couronne d'étoiles » (p. 250). Cette vision radieuse transfigure l'un des ratés les plus mémorables de cette journée, que rappelle Michelet, source principale de cet épisode :

« [Robespierre] s'arrêta au premier bassin où s'élevait un groupe de monstres : PAthéisme, l'Egoïsme, le Néant, etc. Il y mit le feu, et du groupe consumé surgit, libre de son voile, la statue de la Sagesse. Malheureusement elle parut, comme on pouvait s'y attendre, enfumée et noire, à la grande satisfaction des ennemis de Robespierre. »

Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française, livre XIX*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, tome 2, p. 870. La dausule de l'épisode, très célèbre, manifeste clairement le lien intertextuel avec *Dieux ont soif* -Robespierre poursuivi par les Furies annonce Evariste-Oreste veillé par sa sœur Electre: «Le peuple, non sans étonnement, voyait la Convention comme une malédiction vivante, suivre Robespierre en grondant. Il marchait vite, et les autres marchant vite aussi pour le suivre, tout ce retour avait l'air non d'une pompe, mais d'une fuite. Le triomphateur semblait poursuivi. Plus pâle encore qu'à l'ordinaire, et plus clignotant, il laissait, malgré lui, jouer d'une manière effrayante les muscles de sa bouche. Non moins agités, bilieux, jaunes ou blancs, comme des morts, ceux qui le suivaient montraient une colère tremblante, sous les mots désespérés que la haine leur tirait du cœur. Ce cortège fantastique dans une immense poussière, quand il rentra au noir palais, apparut celui des Furies » *(Ibid.*, p. 871).

8. « L'intolérance et le fanatisme constituent l'accomplissement nécessaire d'un sentiment religieux : ils sont inévitables chez ceux qui croient posséder le bonheur terrestre ou éternel [...] Les jacobins de la Terreur étaient aussi foncièrement religieux que les catholiques de l'inquisition et leur cruelle ardeur dérive de la même source. Les violences de la Révolution, ses massacres, son besoin de propagande, ses déclarations de guerre à tous les rois, ne s'expliquent bien que si l'on réfléchit qu'elle fut simplement l'établissement d'une nouvelle croyance religieuse dans l'âme des foules. »

Gustave Le Bon, *'Psychologie des foules* [1895], Paris, Félix Alcan, 1905, livre I, p. 61.

9. « Sa robe jaune faisait voir les mouvements rapides des genoux et découvrait les pieds chaussés de souliers plats. Les hanches étaient presque entièrement dégagées : car la Révolution avait affranchi la taille des citoyennes ; cependant la jupe, enflée encore sous les reins, déguisait les formes en les exagérant et voilait la réalité sous son image amplifiée. »

Les Dieux ont soif op. cit., p. 68.

10. « Par son purisme, par son dédain pour les termes propres et les tours vifs, par la régularité minutieuse de ses développements, le style classique est incapable de peindre ou d'enregistrer complètement les détails infinis et accidentés de l'expérience. Il se refuse à exprimer les dehors physiques des choses, la sensation directe du spectateur, les extrémités hautes et basses de la passion, la physionomie prodigieusement composée et absolument individuelle de l'individu vivant. »

H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime,* « L'esprit et la doctrine », *op. cit.,* p. 145.

11. « Il découvrait des vérités plus hautes et plus pures ; il concevait une métaphysique révolutionnaire, qui élevait son esprit au-dessus des grossières contingences, à l'abri des erreurs des sens, dans la région des certitudes absolues. Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion ; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité : dans l'unité et l'indivisibilité était le salut ; dans le fédéralisme, la damnation. Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd »

Les Dieux ont soif, op. cit., p. 174-175.

12. Aux diatribes grandiloquentes des fanatiques contre les généraux vaincus, Fortuné Trubert répond avec une simplicité familière : « La Convention n'a pas créé un Comité de salut public pour des prunes. La conduite de Custine y sera examinée. Incapable ou traître, il sera remplacé par un général résolu à vaincre, et *ça ira* ! » (p. 34). Lors des « petits jeux » qui divertissent Elodie et ses amis à la campagne, Brotteaux récite quelques vers plaisants de *La Pucelle*, et Desmahis chante sur l'air de *La Faridondaine* LA. Quelques-uns prirent le cochon / De ce bon Saint Antoine, / Et, lui mettant un capuchon / Ils en firent un moine, / Il n'en coûtait que la façon... » (p. 145-146). Plus gai, assurément, que les tirades de l'accusateur public contre les capucins ! A la glorieuse mythologie républicaine comme aux légendes contre-révolutionnaires, ce même Desmahis oppose la fantaisie des contes populaires ; il se plaît à raconter au cocher stupéfait « qu'en un certain pays d'Amérique les arbres portaient des andouilles et des cervelas » (p. 132) — version carnavalesque et rabelaisienne de l'avenir radieux...

13. A la rhétorique déclamatoire des Conventionnels, au vertige épique des patriotes fanatisés, Brotteaux oppose une image simple et vigoureuse, empruntée à La Fontaine (« Les Grenouilles qui demandent un roi ») : « Attendez-vous à ce qu'un jour un de ces porteurs d'épée que vous divinisez vous avale tous comme la grue de la fable avale les grenouilles. C'est alors qu'il sera vraiment dieu ! Car les dieux se connaissent à l'appétit »

Les Dieux ont soif op. cit., p. 237.

14. « C'est là que les passions sont simples et fortes. Le bâton est leur instrument ordinaire [...] La pièce reçoit de cet agent une vigueur admirable ; elle se précipite vers "le grand charassement final" [...] C'est une chose éternelle et fatale que ce "grand charassement" ! C'est le 10 août, c'est le 9 Thermidor, c'est Waterloo ! »

A. France, *Le Livre de mon ami* [1885], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 536. Brotteaux porte le nom du quartier de Lyon où se trouve le parc de la Tête d'or et le théâtre de Guignol.